

1704D .

Philalethe.

Lettre de Georges Riplée, à Edouard VI,

Roi d'Angleterre. De l'explication
d'Irenée Philalethe.

André Charles Cailleau. Paris. B. d. Ph. C. T-IV.

1754 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est à dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

BIBLIOTHEQUE
DES PHILOSOPHES,
ALCHIMIQUES,
OU HERMÉTIQUES,
CONTENANT

Plusieurs Ouvrages en ce genre très-
curieux & utiles, qui n'ont point encore
parus, précédés de ceux de Philalethe,
augmentés & corrigés sur l'Original
Anglois, & sur le Latin.

TOME QUATRIÈME.

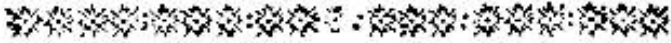


A PARIS,
Chez ANDRÉ-CHARLES GAILLEAU,
Libraire, Quay des Augustins, à
l'Espérance & à S. André.

M. DCC. LIIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

Les trois premiers Volumes se vendent chez le même Libraire.



LETTRE DE GEORGES RIPLE'E,*

A EDOUARD IV, **
ROI D'ANGLETERRE.

*De l'Explication D'IRENE'E PHILALETHE
& de la traduction de l'Anglois
en François.*

I. **C**ette Lettre qui a été écrite immédiatement à un Roi sage & vaillant, contient tout le Secret de l'Oeuvre hermétique, quoique décrit & celé avec beaucoup d'art, comme l'Auteur même l'affirme, & qu'en cette Lettre il promette de denouer entièrement le noeud le plus difficile: de mon côté, je rends témoignage avec lui que cette Lettre, quoique brève, contient ce qu'un Philosophe peut désirer, tant pour la théorie, que pour la pratique de nos Mystères alchimiques.

II. Il est essentiel que cette Lettre soit la clef de tous les Ecrits que j'ai mis au jour, & j'assure que je ne me servirai d'aucun terme douteux ni allégorique, comme dans mes autres Traités, où il paroît que je prouve des choses qui se trouveroient faus-

* Chanoine Régulier de Bridlington en Angleterre.

** Ce Prince commença son Règne & mourut aux mêmes années que Louis XI, Roi de France; c'est-à-dire qu'il régna vingt-deux ans, depuis l'an 1461. jusqu'en 1483. On peut donc juger du tems où vivoit Riplée.

ses, si l'on ne les prend figurément; ce que j'ai fait afin de cacher cet Art, ainsi qu'il convient; mon intention n'étant pas que cette clef devienne vulgaire; je prie fort ceux qui la posséderont de la tenir secrète & cachée, & de ne la communiquer qu'à quelqu'Ami, dont la fidélité lui soit éprouvée & connue, & de la discrétion duquel il soit sûr.

III. Ce n'est pas sans raison que je fais cette exhortation; car je suis certain que tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent n'est pas à comparer à ce que j'en vais expliquer, à cause des contradictions que j'ai entremêlées dans mes autres Ouvrages. C'est pourquoi je ne me servirai en cette Lettre que d'une méthode bien différente de celle que j'ai autrefois employée; je commencerai par tirer la substance physique que renferme la Lettre de Riplée, puis, je la réduirai en plusieurs définitions & *conclusions*, que je promets d'éclaircir par la suite.

IV. Les huit premières Stances de cette Lettre en Vers, n'étant que des assurances de respect, je prends la *première Conclusion* à la neuvième Stance; sçavoir, que tout se multiplie par sa propre espèce, & que par conséquent les Métaux le peuvent être, puisqu'on peut les changer d'imparfaits en parfaits.

V. Dans la dixième Stance est renfermée la *seconde Conclusion*, qui est que le fonde-

ment le plus sûr pour pouvoir transmuier, est de réduire tous les Métaux & Minéraux, qui sont incru de nature & principe métallique, en leur premier Mercure, en les rendant en leur matiere premiere.

VI. La *troisième Conclusion* contenue dans la onzième Stance, est que parmi tous les Souffres minéraux & métalliques & tous les Mercures, il n'est que deux Souffres qui soient propres à notre Ouvrage, avec lesquels le Mercure est uni essentiellement & radicalement.

VII. La *quatrième Conclusion*, tirée de la même Stance, porte que celui qui comprend comme il faut ces deux Souffres & ces deux Mercures, trouvera que l'un est le plus pur de l'Or, qui en son apparence est Souffre, & en son occulte est Mercure, & que l'autre est le Mercure le plus pur & le plus blanc, qui est véritable Argent-vif dans son extérieur, & Souffre en son intérieur; & ce sont là les deux principes de notre Oeuvre.

VIII. La *cinquième Conclusion*, qui se tire de la douzième Stance, est que si les principes sur lesquels travaille un Philosophe son(t) vrais, & les opérations exactes & régulières l'effet en doit être sûr, lequel n'est autre chose que le Mystère véritable des Philosophes alchymiques.

Ces Conclusions ne sont pas en grand nombre; mais elles importent beaucoup,

de sorte que leur extension, leur illustration, & même leur éclaircissement, doivent satisfaire un véritable fils de la Science.

Explication de la premiere Conclusion.

IX. Comme notre dessein n'est pas d'engager personne dans l'entreprise de l'Oeuvre & de l'Art hermétique, mais d'y conduire seulement les enfans de la science, je ne m'arrêterai point à prouver la possibilité & la réalité de l'Alchymie, (ou de la transmutation) puisque je l'ai fait dans un autre Traité bien suffisamment.

X. Que celui qui ne veut pas croire, ne croye point; que celui qui veut subtiliser, subtilise; mais celui dont l'esprit est persuadé de la vérité & de la dignité de cet Art, doit être attentif sur l'éclaircissement de ces *cinq Conclusions*; & il ne manquera pas de sentir son coeur palpiter de joye.

XI. Dans ces Conclusions, je ne m'arrêterai particulièrement qu'à éclaircir les endroits où se trouvent les Secrets de l'Art hermétique.

XII. A l'égard de la *premiere Conclusion*, ou il affirme la vérité & la possibilité de l'Oeuvre & de l'Art, que ceux qui voudront satisfaire leur curiosité plus amplement sur cet article, lisent avec attention les témoignages des philosophes; mais que ceux qui sont incrédules restent dans leurs erreurs, dès que par la subtilité de leurs discours & de leurs argumens, ils veulent

en éluder les preuves, & ne pas croire à tant de personnes, dont plusieurs, dans leur siècle même, se sont acquis une grande réputation.

XIII. Pour expliquer au net cette première clef, je ne m'arrêterai qu'au témoignage de Riplée, qui dans la quatrième Stance de la Lettre que j'explique, assure le Roi, qu'étant à Louvain, il vit pour la première fois l'effet de ces grands & admirables Secrets des deux Elixirs, l'un blanc, l'autre rouge; & dans les Vers suivans, il proteste qu'il a aussi trouvé la voie du Secret alchimique, dont il lui promet la découverte, à condition néanmoins de la tenir secrète & cachée; & quoique dans la huitième Stance il atteste qu'il ne confiera jamais ces Mystères au papier, il offre pourtant de montrer au Roi non-seulement l'Elixir blanc & rouge, mais même la manière de le travailler & opérer en peu de tems & à peu de frais.

XIV. Ceux donc qui ne croient pas à cette Philosophie alchimique, regarderoient ce fameux Auteur comme un imbécile, ou un sophiste insensé, d'écrire de telles choses à un Prince, s'il n'avoit pas été capable de le mettre au jour & de les effectuer; mais son Histoire, ses sublimes Ecrits en cet Art, sa réputation, sa gravité, enfin sa profession, le justifient entièrement de cette téméraire calomnie.

XV. Explication de la seconde Conclusion.

La *seconde Conclusion* renferme en substance, que tous les Métaux & les corps des principes métalliques peuvent être réduits & réincrudés en leur première matière mercurielle, ce qui est le premier & le plus sûr fondement de la possibilité de la transmutation métallique; c'est sur quoi nous nous étendrons le plus. On doit bien m'en croire, & c'est ici le pivot sur lequel roulent tous nos Mysteres hermétiques.

XVI. Sachez donc principalement que tous les Métaux & la plus grande partie des minéraux ont pour prochaine matière un Mercure auquel adhère presque toujours un Souffre externe & non métallique, bien différent de la substance interne ou noyau du Mercure.

XVII. A ce Mercure le Souffre ne manque pas; & c'est par son moyen qu'il peut être précipité en une poudre sèche, par une liqueur qui nous est connue, mais qui ne sert point à l'Art de la transmutation. Ce Mercure peut-être fixé au point qu'il endurera toutes sortes de feux, qu'il souffrira l'épreuve de la coupelle même, & cela sans aucune addition ni mélange que la liqueur qui le fixe, laquelle ensuite en peut être séparée toute entière, sans perdre de son poids ni de sa vertu.

XVIII. Dans l'Or le souffre est fort pur;

mais il l'est moins dans les autres Métaux, d'autant qu'il est fixe dans l'Or & dans l'Argent, & qu'il est volatil dans les autres. Dans tous les Métaux il est coagulé; mais il est coagulable dans le Mercure ou Argent-vif. Ce souffre est si fortement uni dans l'Or, l'Argent & le Mercure, que les Anciens ont toujours cru que le souffre & le Mercure n'étoient qu'une seule & même chose.

XIX. Il y a par tout une liqueur dont nous devons dans cette contrée l'invention à Paracelse, quoiqu'elle ait été & qu'elle soit commune parmi les Maures, les Arabes, & que quelques-uns même des plus sçavans Alchymistes; & c'est par le moyen de cette liqueur que nous sçavons séparer en forme d'huile teinte & métallique, le souffre externe & coagulable du Mercure, mais qui est coagulé dans les autres Métaux. Pour lors le Mercure restera dépouillé de son souffre, excepté de celui qu'on peut dire interne ou central, qui ne peut être coagulé que par notre Elixir; car de lui-même il ne peut jamais être fixe ni précipité, ni sublimé; mais il demeure sans altération en toutes les eaux corrosives, & en toutes les digestions où on le peut mettre à l'épreuve.

XX. Il y a donc une voie particuliere de réduire le Mercure en huile, aussi-bien que tous les Minéraux & Métaux. C'est par la liqueur *Alkaest*, qui de tous les corps com-

posés de Mercure peut séparer un Mercure coulant, ou Argent-vif, duquel tout le soufre est alors ainsi séparé, excepté son soufre interne & central, qu'aucun corrosif ne peut toucher ni dissoudre.

XXI. Outre cette voie universelle de faire la réduction, il s'en voit d'autres Particuliers par lesquelles l'Artiste peut réduire le Plomb, l'Etain, l'Antimoine, & même le fer en Mercure coulant, & cela se fait par le moyen des sels, qui, parce qu'ils sont corporels, ne sçauroient pénétrer les corps des Métaux aussi radicalement que le fait la liqueur *Alkaest*; & c'est pour cette raison qu'ils ne dépouillent pas entièrement le Mercure de son soufre; mais ils lui en laissent autant qu'on en trouve ordinairement dans le Mercure commun.

XXII. Mais observez que le Mercure des corps a quelques qualités particulières selon la nature du métal ou du minéral dont il est extrait, pourquoi il est inutile à notre Oeuvre de dissoudre en Mercure l'espèce des Métaux parfaits, il n'a pas plus de vertu que le Mercure commun & vulgaire. Il n'est qu'une seule humidité applicable à notre vrai Ouvrage, qui n'est assurément ni du plomb, ni du cuivre; elle n'est même tirée d'aucune chose que la Nature ait créée, mais d'une substance requise, composée par la nature, & l'Art du Philosophe hermétique.

XXIII. Or si le Mercure tiré des corps a

une qualité aussi froide, & les mêmes *foeces* & superfluités que le Mercure vulgaire, jointes à une forme distincte & spécifique, c'est ce qui le rend encore plus éloigné de notre Mercure, que n'est le Mercure commun.

XXIV. L'Art philosophique est d'oeuvrer un composé de deux principes; dans l'un se trouve le sel, & dans l'autre le soufre de la nature: cependant n'étant l'un & l'autre entièrement parfaits, ni imparfaits, & pouvant être changés, exaltés & dignifiés par notre Art, on en vient à bout par le Mercure commun; il tire non le poids, mais la vertu céleste & astrale du composé; ce qui ne se pourroit faire si les principes étoient sans défauts, ou absolument imparfaits. Cette vertu étant d'elle-même fermentative, produit dans le Mercure vulgaire une race bien plus noble que lui, qui est notre vrai Hermaphrodite, notre androgin qui se congèle de soi-même, & dissout tous les corps.

XXV. Examinez avec attention un grain de sémence, où le germe est presque invisible; séparez ce germe du grain, il meurt aussi-tôt: mais en laissant tout entier le grain avec son foible germe, il s'enfle, fermente, & produit; il n'y a donc que le germe qui produit la plante. De même il en est de notre corps; l'esprit fermentatif, vivifiant & générant, qui est en lui, est la moindre partie du composé, & les parties impures & cor-

porelles du corps, se séparent avec la lie du Mercure.

XXVI. Outre cet exemple du grain, on peut encore observer que la vertu ignée & cachée de notre corps purge & purifie l'eau, qui est sa propre matrice, en laquelle il souffle, c'est-à-dire, qu'il en expulse quantité de terre sale, & une grande abondance d'humidité salée; pour en avoir la preuve & en voir l'effet, faites ce que je vais dire.

XXVII. Faites vos lotions avec de l'eau de fontaine bien pure; pesez premièrement une pinte de cette eau avec exactitude, & en lavez votre composé en faisant la préparation des huit ou dix aigles ou sublimations, & mettant à part toutes les *foeces* & scories; ensuite après les avoir bien séchées, distillées ou sublimées tout ce qui se pourra distiller ou sublimer, & il en sortira une très-petite quantité de Mercure; mettez le reste de ces *foeces* dans un creuset entre des charbons ardents, & toutes les matieres féculentes du Mercure se brûleront comme du charbon, mais sans produire de fumée.

XXVIII. Après que tout sera consommé, pesez le reste, & vous ne trouverez que les deux tiers du poids de votre corps; l'autre partie étant demeurée dans le Mercure; pesez aussi le Mercure que vous avez distillé, ou sublimé, & celui que vous avez préparé, chacun séparément; le poids de ces deux Mercures n'approchera pas à beaucoup près

du Mercure que vous avez pris d'abord; faites aussi bouillir l'eau qui a servi à vos lutions, & s'évaporer jusqu'à pellicule; ensuite mettez la au froid, il en résultera des cristaux, qui sont le sel du Mercure crud.

XXIX. Ces opérations ne sont, il est vrai d'aucune utilité; elles satisfont seulement beaucoup l'Artiste, en lui faisant voir les matieres étrangères qui se trouvent dans le Mercure, & qui ne se peuvent découvrir que par la liqueur *alkaest*; mais néa(n)moins elle ne le fait que d'une maniere destructive, & non pas générative, différente en cela de notre opération préparatoire & efficiente, qui se fait naturellement entre le feu & l'eau, la chaleur & l'humide, c'est-à-dire * le mâle & (&) la femelle, dans la propre espèce où se

* Quelques Philosophes entendent aussi par l'Or mâle, l'Or vulgaire, qui dans la seconde opération de l'Oeuvre fait fonction de mâle par son union avec le Mercure philosophique de la premiere opération, lequel Mercure est sa compagne, sa femelle, à laquelle il dépose sa teinture spermatique, sulfureuse & aurifiante, pour l'engrossir, la faire concevoir, & enfanter l'Or philosophique dans la propre espèce, c'est-à-dire dans le Mercure philosophique même, qui est la mere propre qui avoit auparavant engendré cet Or vulgaire, considéré comme son enfant & de son espèce, parce que dans le Mercure philosophique il y a un souffre aurifique solaire & astral, principe de l'Or métallique: & c'est dans ce Mercure philosophique que se trouve ce Souffre ou Or solaire, moteur animant & vivifiant, qui comme ferment spirituel, ou esprit fermentateur, est l'agent opérant toutes les merveilles de l'Oeuvre; quelquefois encore les Philosophes appellent mâle leur Mercure préparé par la premiere opération pour être marié à l'Or crud vulgaire, comme sa femelle pour la seconde opération; la distinction de cette nominale application dépend de l'état & de la grada-

trouve le ferment analogue, qui opère les merveilles que toute autre chose ne peut faire.

XXX. Par conséquent si vous faites fermenter votre corps imparfait, & le Mercure séparément, vous tirerez de l'un du soufre très-pur, & de l'autre un Mercure noir & impur; cependant vous ne ferez jamais rien de ces deux matieres, parce qu'il leur manque la vertu fermentative, qui est le chef-d'oeuvre & le miracle du monde.

XXXI. C'est cette vertu qui fait que l'eau commune devient herbe, plante, arbre, fruit, sang, chair, pierres, minéraux; enfin, c'est elle qui forme tout.

Cerchez-la donc seulement, elle le mérite; quand vous la possederez elle mettra le comble à votre félicité, puisqu'elle est un trésor inestimable; mais je dois vous instruire en même-tems, que la qualité fermentative ne travaille point hors de son espèce, & que les sels n'ont point la puissance de faire fermenter les Métaux.

XXXII. Si vous voulez sçavoir pourquoi quelques alkalis séparent le Mercure des minéraux & des métaux les plus imparfaits; considérez qu'en tous les corps le soufre n'est point aussi radicalement mêlé, & aussi

tion actuelle, où se trouvent le Mercure philosophique & l'Or vulgaire dans l'Oeuvre; car ce qui est agent y devient patient, & ce qui est patient y devient agent, chacun alternativement, jusqu'à ce qu'il en résulte la perfection, ou le plus digne domine souverainement.

intimement uni, qu'il l'est avec l'Or & l'Argent, & qu'il s'allie avec quelques alkalis qui sont extraordinairement dissous & fondus avec lui; par ce moyen les parties sont disjointes, & le Mercure se sépare par le feu.

XXXIII. Le Mercure est donc séparé par ce moyen de son soufre, autant qu'il est nécessaire seulement, lorsqu'il ne s'agit que d'une dépuration du soufre par une séparation du pur d'avec l'impur; mais ces alkalis en séparant ce soufre rendent le Mercure d'une qualité inférieure à sa première, parce qu'ils l'éloignent de la nature métallique.

XXXIV. Voici un exemple; le soufre du plomb ne brûlera jamais; quoique vous le sublimiez & le calcinez pour le convertir en sucre ou en verre, il reprendra toujours par le flux & le feu, sa première forme, mais le soufre, en étant comme j'ai dit, séparé, si vous le joignez au nitre, il prendra feu aussi facilement que le soufre commun; de sorte que les sels agissant sur le soufre, dont ils séparent le Mercure, manquent du ferment, qui ne se peut trouver que dans les substances de même nature.

XXXV. Par la même raison, le ferment du pain n'agira pas sur une pierre, ni celui d'un animal ou d'un végétal sur les métaux & les minéraux. Quoique vous
puissiez

puissiez tirer le Mercure de l'Or par le moyen du premier Etre du sel, ce Mercure néanmoins n'accomplira jamais notre Oeuvre; mais une part de Mercure tirée de ce même principe, c'est-à dire de l'Or, par trois parties de notre Mercure seulement, mettra l'ouvrage à son point de perfection par une digestion continuelle.

XXXVI. Pourquoi notre Mercure est-il supérieur en puissance à l'autre? Ne vous en étonnez pas: c'est qu'il est préparé par le Mercure commun. Le ferment qui survient entre le corps préparé & l'eau cause la mort, puis la régénération, de-là se fait une opération dont-il est l'unique auteur, rien autre ne pourroit même le faire; car outre qu'il sépare du Mercure ce qu'il a de terrestre & qui brûle comme du charbon, & une humidité qui se dissout dans l'eau commune, il lui communique une esprit de vie, qui est le vrai souffre embryonné de notre eau invisible, mais dont le progrès du travail est sensible à la vue.

XXXVII. Nous concluons de-là que toutes les opérations de notre Mercure, exceptée celle qui se fait par le Mercure commun, & par notre corps selon les règles de l'art, sont fausses, & qu'elles ne perfectionneront jamais notre Oeuvre; de quelques manieres que soient travaillés ces Mercures, ils n'auront jamais la vertu du notre. C'est le sentiment de tous les Sça-

vans, & de l'Auteur de la *nouvelle lumiere alchimique*. Aucune eau dans toute l'Isle des Philosophes, dit-il, n'y est propre, sinon celle qui se tire des rayons du Soleil & de la Lune.

XXXVIII. Je vais vous expliquer le sens de ces paroles: le Mercure en son poids est incombustible; c'est un Or fugitif. Notre corps en sa pureté est appelé la Lune des Philosophes, étant bien plus pûr que les métaux imparfaits, son souffre est aussi pûr que le souffre de l'Or; ce n'est pas qu'il soit en effet la Lune, ne pouvant seulement demeurer au feu.

XXXIX. Maintenant je viens à la composition de ces trois principes de notre composé, il intervient un ferment tiré de la Lune, hors de laquelle quoique ce soit un corps, il sort néanmoins une odeur spécifique. Souvent il arrive qu'elle perd de son poids, si le composé est trop lavé, après avoir été suffisamment purifié.

XL. Si le ferment du Soleil & de la Lune entre dans notre composition, quels avantages n'en résultent-t'il pas? Il engendrera une race mille fois plus noble que lui, au lieu que si vous travaillez sur notre corps composé par la voie violente des sels, vous aurez à la verité du Mercure; mais il sera bien moins noble que le corps, parce qu'il sera séparé & non exhalté par cette opération.

Explication de la troisième Conclusion.

XLI. Cette *Conclusion* nous apprend qu'entre tous les souffres minéraux & métalliques, il n'y en a que deux à l'usage de notre Oeuvre, & qui sont unis essentiellement à leur propre Mercure. Ici se dévoile ce grand secret de notre Art, que nous avons toujours caché avec soin aux vulgaires imprudens, en leur donnant le change, & leur insinuant deux voies différentes, comme a fait Riplée. Soyez certain que nous n'avons qu'un seul & vrai principe, qu'une seule maniere, & qu'une seule voie linéaire & uniforme pour nous conduire dans notre travail, & que celui qui s'éloigne de ce principe n'atteindra jamais à la perfection de l'Oeuvre.

XLII. Comme ces deux souffres sont les principes de notre Ouvrage, ils doivent être homogenez, ou rendus de la même nature; c'est uniquement l'Or spirituel que nous cherchons à faire devenir blanc, puis rouge, & cet Or est l'Or vulgaire même, qu'on voit tous les jours, mais dont on n'apperçoit pas l'esprit qui est caché dans son intérieur. Ce principe n'a besoin que de composition, & cette composition doit indispensablement être faite avec notre soufre blanc & crud, qui n'est autre chose que le Mercure vulgaire préparé par de fréquentes cohobations sur no-

tre corps hermaphrodite, jusqu'à ce qu'il se convertisse en eau *ignée* ou ardente.

XLIII. Le Mercure n'a en lui qu'un soufre passif; notre Art consiste à multiplier en lui un soufre actif & vivant, qui sort des reins de notre corps hermaphrodite, qui a pour pere un métal, & pour mere un minéral.

XLIV. Prenez pour parvenir à votre but, la plus chérie des filles de Saturne, qui porte pour armes un cercle d'argent * surmonté d'une croix de sable en champ noir, qui est l'emblème du grand monde; mariez-la au plus vaillant des Dieux **, qui réside dans la maison d'*Ariés*, & vous y trouverez le sel de nature: acuez votre eau avec ce sel du mieux qu'il vous sera possible, il vous en résultera le bain lunaire, dans lequel l'Or veut-être purifié & rectifié.

XLV. Je puis vous assurer en outre, que quand vous aurez notre corps réduit en Mercure, sans addition de Mercure commun; ou le Mercure de quelqu'autre corps métallique, fait par soi-même, c'est-à-dire sans addition de Mercure, il vous seroit totalement inutile; car il n'y a que notre Mer-

* Toute cette allégorie n'est que pour expliquer l'Antimoine que les Chymistes designent par un globe, mais c'est l'Antimoine philosophique.

** C'est le Mars ou le Fer, dont se fait le regule étoilé avec l'Antimoine, mais il faut entendre le Mars philosophique.

cure seul qui ait une forme & un pouvoir céleste, qu'il ne reçoit cependant pas tant de notre composé ou principe, que de la vertu fermentative qui procède des deux, c'est-à-dire, du corps & du Mercure: c'est de cette conjonction que sort une admirable & merveilleuse créature. Appliquez-vous donc à marier le soufre avec le Mercure; C'est-à-dire, que notre Mercure qui est empreint du soufre doit être marié avec notre Or. Alors vous aurez deux souffres mariés, & deux Mercures d'une même extraction, dont les peres & meres sont l'Or & l'Argent.

Explication de la quatrième Conclusion.

XLVI. Je vais à présent vous expliquer, & vous rendre sensible tout ce que nous avons dit ci-devant. Cette *Conclusion* contient principalement que ces souffres sont l'un le plus pûr soufre de l'Or, & l'autre le plus pur soufre blanc du Mercure: ce sont la nos deux souffres; l'un qui paroît un corps coagulé, porte néanmoins son Mercure dans son sein; l'autre est en toute maniere vrai Mercure; mais Mercure très-pur qui porte son soufre au-dedans de lui-même, quoique caché sous la forme & la fluidité du Mercure.

XLVII. Ici les Sophistes se trouvent dans un embarras extrême causé par leur ignorance sur l'amour métallique. Ils travaillent

sur des substances hétérogènes, où s'ils s'exercent sur des corps métalliques, ils joignent mâle avec mâle, ou femelle avec femelle. Quelquefois ils travaillent sur un corps seul, ou s'ils prennent les deux sexes, le mâle sera impuissant, & la matrice de la femelle sera viciée; de sorte que par leur inconsidération ils ne remplissent jamais leurs espérances, & ces ignares attribuent à l'Art la faute qu'ils ne doivent justement imputer qu'à leur folie, & qui est une suite de leur inintelligence des Philosophes.

XLVIII. Il est plusieurs de ces Sophistes que je sçai, qui rêvent sur plusieurs pierres végétales, minérales & animales; quelques-uns même y ajoutent l'*ignée*, l'*Angélique* & la pierre de Paradis. Ces Opérations, quoique fort inconséquentes, puisqu'ils n'en tirent rien de bon pour la perfection de l'oeuvre, n'ont rien qui vous doive surprendre, le but où ils tendent est trop haut, pour que leur imagination bornée y atteigne; pour reparer ce défaut de capacité, ils inventent des manieres nouvelles qu'ils croient être convenables pour y arriver. Ils emploient pour cela deux voyes, l'une qu'ils appellent voye humide, l'autre voye seche. Cette dernière à ce qu'ils prétendent est un labyrinthe, qui n'est connu que des plus illustres Philosophes; l'autre est le seul dédale, (v)oye aisée, de peu de dépense, & que les pauvres même pourroient entreprendre.

XLIX. Quoique puissent dire ces Sophistes, je peux vous protester qu'il n'y a qu'une seule voye, qu'un seul régime dans la conduite de notre Ouvrage; & qu'il n'est point d'autres couleurs que les notres. Ce que nous enseignons de contraire à ces principes uniques, n'est que pour voiler aux yeux du vulgaire & des impudens le plus grand des secrets. Chaque chose doit avoir ses propres causes, donc il n'y a point d'effet qui soit produit par deux voyes sur des principes différens.

C'est pourquoi nous avertissons & assûrons de rechef les Lecteurs que dans nos premiers écrits nous avons caché beaucoup de choses sous prétexte de deux voyes, que nous y avons insinuées, & que nous allons toucher en peu de mots exactement.

L. L'un de nos Ouvrages est une minutie, qu'un enfant pourroit faire, qu'une femme sçauroit aisément élaborer; ce n'est autre chose que la cuisson par le feu. Nous assûrons que le plus bas degré de l'Oeuvre est que la matiere soit excitée, & puisse d'heure en heure circuler sans que le vaisseau qui la contient se brise; pour remédier à cet inconvenient, il faut qu'il soit très-fort; mais notre cuisson lineaire ou uniforme, est un Ouvrage interne, qui avance de jour en jour & d'heure en heure, & bien différent de cette chaleur externe; car il est invisible & insensible.

LI. En cet Ouvrage notre Diane est notre corps, lorsqu'il est mêlé avec l'eau, car pour lors le tout est appelé la Lune, parce que tout est blanchi, & la femme gouverne. Notre Diane à un bois, parce que dans les premiers jours de la pierre, que notre corps est blanchi, il pousse plusieurs végétations: dans la suite de l'Ouvrage on trouve dans ce bois deux colombes, car après trois semaines elles sont fortement unies dans les embrassemens perpétuels de Venus: en ce tems la composition est entierement teinte d'une pure verdure. Et ces colombes sont circulées sept fois; parce que dans le nombre de sept se trouve toute perfection. Elles meurent enfin, car elles ne s'élevent plus, & ne donnent plus aucun signe de mouvement: pour lors notre corps est noir comme le bec d'un corbeau; dans cette Opération tout se change en poudre plus noire que le noir même.

LII. Nous usons souvent de ces allégories lorsque nous parlons de la préparation de notre Mercure. C'est un trait de notre prudence pour abuser les gens trop simples, qui ne prennant les choses qu'à la lettre, sont indignes de mettre la main à l'Oeuvre; nous le faisons aussi pour obscurcir & embarrasser un peu nos traités & nos procédés. Souvent nous parlons de l'un lorsque nous devrions parler de lautre; si notre Art étoit dévoilé aux yeux de la multitude, tout au

au

long, & dans un ordre méthodique de procéder; le nombre d'ignorans qui se trouveroient parmi eux qui l'exerceroient, feroit passer nos Oeuvres pour des folies, & mépriser nos Ouvrages.

LIII. Ayez donc confiance en ce que je dis, que rien n'est plus naturel que nos Ouvrages, & c'est cette naturalité qui nous enhardit à prendre la liberté de confondre le travail des Philosophes, & de l'embarrasser avec ce qui n'est que l'effet de la simple nature; c'est aussi pour maintenir les imbéciles dans l'ignorance de notre vrai vinaigre, sans le secours & la connoissance duquel tous leurs travaux deviennent inutiles. Pour finir cette *Conclusion*, souffrez que j'ajoute encore quelques paroles.

XIV. Prenez votre corps qui est l'Or vulgaire, & notre Mercure qui a été acué sept fois par son mariage avec notre corps hermaphrodite, qui est un cachos(*), & l'éclat de l'ame du Dieu Mars dans la terre & l'eau de Saturne; mêlez ces deux ensemble en tel poids que la nature le demande. Dans ce mélange vous possédez nos feux invisibles; car dans l'eau, ou Mercure, est un souffre actif ou feu minéral; & dans l'Or il y a un souffre mort & passif, mais cependant actuel. Quand ce souffre de l'Or est excité & revivifié, il se forme du feu de la nature, qui est dans l'Or, & du feu contre nature, qui est dans le

Tome IV.

P

(*) Ce mot est traduit par 'cahos' dans "Histoire de la philosophie Hermétique", de Lenglet-Dufresnoy.
NOTE DU TRADUCTEUR.

Mercure, un autre feu participant de l'un & de l'autre; c'est l'union de ces deux feux en un seul qui cause la corruption, qui est l'humiliation, d'où vient ensuite la génération, qui est glorification & perfection du composé.

LV. Je crois devoir vous instruire maintenant que l'Or seul gouverne ce feu interne. L'homme en ignore entièrement le progrès; tout ce qu'il peut faire est d'être attentif dans le tems son Opération, & d'appercevoir seulement la chaleur: il remarquera que ce feu opère sous les degrés de chaleur nécessaires à la cuisson. Il n'y a point de sublimation dans ce feu-là, car la sublimation est une exaltation, sans lui on ne peut espérer aucune réussite, & tout le travail tombe dans l'inutilité.

LVI. Tout Notre Ouvrage ne consiste donc en autre chose qu'à multiplier ce feu; c'est-à-dire, circuler le corps jusqu'à ce que la vertu du souffre soit augmentée. De plus ce feu est invisible, & comme il n'a aucune dimension, soit en haut, soit en bas, il étend la Sphere d'activité de notre matiere dans l'oeuf, de maniere que sa substance quoique materielle & visible, se sublime & monte par l'action de la chaleur élémentaire. Cette vertu spirituelle est cependant toujours existante dans ce qui reste au fond du vaisseau, aussi-bien que dans la matiere plus élevée; la raison est que cette

vertu est comme la vie dans le corps de l'homme, laquelle l'ame en toutes ses parties, étant diffusé par toute la capacité & en tout le contenu de la machine en même tems, sans être attachée n'y fixée à une localité particulière.

LVII. Voilà le fondement de nos Sophismes, & c'est, je crois, avec raison, que nous assurons qu'il n'y a aucune sublimation dans le feu philosophique proprement dit. Le feu est vie, c'est une ame qui n'est pas sujette aux dimensions des corps; d'où il arrive que l'ouverture de l'oeuf, ou le refroidissement de la matiere dans le travail tue cette vie, ou ce feu qui réside dans le souffre secret. Rien de plus commun que de sçavoir allumer & gouverner le feu élémentaire, les enfans même n'en sont pas ignorans. Mais il n'y a que le vrai Sage qui puisse discerner avec quelque justesse le vrai feu interne; en effet, c'est une chose surnaturelle qui agit dans le corps, quoiqu'elle n'en fasse point partie: c'est pourquoi nous disons, que le feu est une partie céleste; qu'il est toujours le même jusqu'au dernier période de son opération; alors étant à son point de perfection, il n'agit plus; car tout agent se sépare, lorsque le terme de son Opération est arrivé.

LVIII. Ainsi lorsque nous parlons de notre feu, qui ne sublime point, n'allez pas vous méprendre, & croire que l'humidité

de notre composition, qui existe dans l'oeuf, ne doit point se sublimer; c'est au contraire ce qu'elle doit faire incessamment. Le feu qui ne sublime point est l'amour métallique, qui réside dans toute l'étendue de l'Univers, céleste & terrestre, & dans toute notre matière.

LIX. Maintenant, il ne me reste pour (pour) conclure ce que je viens de vous expliquer, qu'à vous recommander l'attention la plus scrupuleuse sur la qualité de la matière dont vous ferez choix pour votre Oeuvre: cette maxime est certaine. Il ne résulte jamais rien de bon d'un mauvais principe: un méchant Corbeau pond un méchant oeuf.

Que votre semence & votre matière soient pures, elles vous produiront une race noble.

Que le feu externe soit tel qu'en lui votre confection puisse agir librement; de tous côtés dans l'oeuf; parce moyen & en peu de jours, il produira ce qui fait l'objet de votre attente, c'est-à-dire le bec du corbeau.

Continuez ensuite votre cuisson, & en 130 jours vous verrez la blanche colombe; 90 jours après, paroîtra l'étincelant Cherubin d'une beauté surprenante.

Explication de la cinquième & dernière

Conclusion.

LX. Si les opérations d'un homme sont

(ré?)gulieres, & les principes vrais, dit ici notre excellent Artiste, le chef-d'Oeuvre qui en résultera doit couronner ses travaux, & le Magistere sera assuré.

LXI. Hommes vulgaires, fols & aveugles, s'écrie le célèbre Riplée, qui sans considérer que chaque chose dans le monde à sa propre cause & sa propre action, ne suivez que les conseils de vos stériles idées, croyez vous qu'un pilote puisse voguer sur mer avec un carosse quelque beau qu'il soit? L'essai qu'il (qu'il) en feroit seroit sans doute une folie. Vous persuadez-vous qu'avec le plus brillant navire bien équipé, vous puissiez aller à la volée, sans boussole & sans voiles? Jason eût-il abordé l'heureuse Colchide? Loin d'arriver à la côte d'Or, & d'être devenu le Possesseur de la précieuse Toison, le premier rocher eût mit un obstacle invincible à son bonheur, & son naufrage eût été certain. Ce sont cependant des insensés de cette trempe qui cherchent notre secret dans des matieres triviales, & qui cependant esperent de trouver l'Or d'Ophir, l'Or de Corinthe, ou celui du fleuve *Phison*; mais leurs recherches sont vaines: ce bonheur est reservé pour peu de personnes, illuminées d'en haut: la voie en est droite & simple, quoique couverte d'écueils; mais elle n'est trouvée & frayée que par un très-petit nombre d'Elûs.